

LA VIE PARISIENNE



LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS
UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)
UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
Trois Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

**GOUTTES
DES
COLONIES
DE CHANDRON**

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

ENCADREMENT des ESTAMPES de la VIE PARISIENNE
GENRE CITRONNIER — Prix spécial : 9 fr. 90

JULES HAUTECOEUR & FILS

172, rue de Rivoli - 2, rue de Rohan - PARIS

EAUX-FORTES, POINTES SÈCHES, ENCADREMENTS

ÉTÉ 1915
MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST



CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST
et CAFÉS

39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

MARTINI

Vermouth de Turin
LE MEILLEUR

Contre les
**RHUMES, TOUX
BRONCHITES, GRIPPE
CATARRHES, ASTHME**
Maux de Gorge

Gouttes Livoniennes

de TROUETTE-PERRET

FLACON : 2'50 toutes Pharmacies
et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

La
Photographie
d'Art

Reutlinger

21, Boulevard Montmartre, Paris.

accorde 50 % sur son tarif pendant la guerre.

**LE
SECOND TOURNANT**
par
Abel Hermant

EDITIONS DE LA VIE PARISIENNE
29 rue Tronchet
PARIS

Pour recevoir franco par la poste, adressez
3 fr. 50 au Directeur de La Vie Parisienne,
29, rue Tronchet.

BIJOUX Plus haut Cours
COMMISSION **ACHAT**
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

ESTAMPES

Genre XVIII^e siècle
et GUERRE 1914

Catalogue spécial illustré
d'estampes galantes et parisiennes
de : RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO,
MANEL FELIU, LÉONNEC, WEGENER,
NAM, LEO FONTAN, etc. Franco, 0 fr. 50.
Catalogue spécial illustré d'estampes
sur la Guerre 1914-1915. Fco 0 fr. 50.

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS

Porte-folio "Les Sourires de Paris"

16 estampes sous couverture
de RAPHAEL KIRCHNER, format 37x28,
signées : A. GUILLAUME, WILLETTE,
STEINLEN, GERBAULT, PRÉJELAN,
POULBOT, etc. Les 16 est., franco 6 fr. (Étrang. 7 fr.)

ÉDITIONS DE "LA VIE PARISIENNE"

Derniers ouvrages parus, in-18, illustrés, à 3 fr. 50

LE BÉGUIN DES MUSES
par Charles Derennes
LE PREMIER PAS
par Abel Hermant
DANS UN FAUTEUIL
par Pierre Veber
LES CAPRICES DE NOUCHE
par Charles Derennes

NOS AMIES ET LEURS AMIS
par R. Coolus
LES VRILLES DE LA VIGNE
par Colette Willy
LA FOIRE AUX CHEFS-
D'OEUVRE, par Jacques Dréa
LE PLAISIR TENDRE
par Marcel Lafaye

Pour recevoir franco par la poste chacun de ces livres, envoyez en timbres ou en mandat-
poste 3 fr. 50 à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, RUE TRONCHET, PARIS

ON DIT... ON DIT...



Les jupes... ennemies.

Sommes-nous à la veille d'un schisme... de la mode? Une véritable campagne vient d'être entreprise par quelques couturiers et leurs clientes contre la jupe courte, en faveur de laquelle combattent non moins énergiquement d'autres couturiers et d'autres élégantes.

Le Bois est le champ de bataille de ces belligérants ès-élégances, et ces derniers jours toutes les forces des deux camps furent engagées. Parmi celles des championnes de l'un ou l'autre parti qui furent citées à l'ordre du jour, on remarquait M^{lle} S.r.l.li en jupe courte, si courte que cette jupe est — si j'ose ainsi dire — le drapeau de ce camp. M^{lle} Simone de L.st.p.s en jupe longue, presque trainante, M^{lle} R.ph., manteau vert sur robe blanche, chapeau garni de rubans roses, éclatante comme un dessin de l'école ultra-moderne, M^{lle} Br.nn.n, ravissante dans une robe de linon de soie rose, presque longue, M^{lle} Renée Pr.d.r du Vaudeville, si écourtée qu'on avait envie de lui offrir un cerceau, M^{lle} Paulette P.gn.r, de la Comédie-Royale, de plus en plus officier anglais et qui, à ce titre, apporte au camp des jupes courtes l'appui de l'armée britannique.

Le communiqué officiel de la journée est toujours le même : « Situation indécise... Le combat continue... » Des deux côtés on attend du renfort et l'on hâte la mobilisation.



Les concours du Conservatoire.

Un spectacle des plus charmants
Et qui nous revient tous les ans...
C'est celui — vous pouvez me croire —
Des concours du Conservatoire.

Ainsi débute une chanson du comique Va.nel. Elle eut, jadis, son heure de succès. C'est bien le moment de l'évoquer, car, les concours du Conservatoire viennent d'avoir lieu et se sont terminés ces jours derniers.

A vrai dire, ils n'ont pas eu leur vogue accoutumée. L'attention générale est un peu détournée des scènes parisiennes par le théâtre de la grande guerre, et le public se plaît davantage au récit des exploits de nos poilus qu'à celui de l'épopée du *Cid*.

Il y eut du monde, cependant, beaucoup de monde rue de Madrid, particulièrement pour les concours de tragédie, comédie, opéra-comique, opéra. On y applaudit vigoureusement nos étoiles de demain.

Comme de coutume, il y eut quelques drames — pleurs, crises de nerfs, menaces de suicide — parmi les ajournés. Il y eut aussi beaucoup d'intrigues plus ou moins officielles, plus ou moins efficaces, plus ou moins désintéressées.

Citons le cas d'un parlementaire bien connu qui mit toute son influence au service de M^{lle} Renée P...y — une amie, une simple amie!

— Il est possible, avouait-il à un intime, qu'elle ne soit pas encore très bonne comédienne, et, sans doute, elle ne chante pas très bien... mais elle a de si beaux yeux!



L'insolente devise.

Sait-on quelle est la devise des officiers de cavalerie allemande?
Zuest Gott ; nach der Kaiser ; nach der Kavallerie offizier ; nach der Pferd von dem Kavallerie offizier ; nach nichts ; nach der Infanterie offizier ; nach nichts, nichts, nichts.

Ce qui signifie :

« D'abord Dieu, ensuite l'Empereur ; ensuite l'officier de cavalerie ; ensuite le cheval de l'officier de cavalerie ; ensuite rien ; ensuite l'officier d'infanterie ; ensuite rien, rien, rien... »

Cette devise, un peu longue, n'est pas une simple boutade ironique : les jeunes junkers prussiens se plaisent à la répéter ; elle faisait loi dans les « petites garnisons » avant la guerre et maintenant les simples soldats et les malheureux civils ne voient que trop bien qu'aux yeux de l'officier tudesque ils ne sont rien, rien, rien. Et les femmes? Elles non plus, elles ne sont rien.

Les lettres fatidiques.

A la fin de mars 1914, la petite ville alsacienne de Rouffach donnait une fête en l'honneur d'une pompe à incendie dont on venait de lui faire cadeau. Il y eut une cérémonie très brillante avec délégué du gouvernement, arcs de triomphe et écussons fleuris.

Mais quelle ne fut pas l'indignation du délégué de l'administration impériale quand il lut sur les écussons ces deux initiales séditeuses : R. F.

— C'est ignoble! c'est honteux! hurla-t-il; les attributs de la République française en pleine terre d'Empire. Hoch! Il faut enlever ça tout de suite.

Sans s'émouvoir le moins du monde, le maire prit alors son air le plus candide et expliqua avec un sourire :

— Mais vous n'y êtes pas! R. F. signifie simplement « Rouffacher Feuerwehr », c'est-à-dire Pompiers de Rouffach...

M. le délégué officiel se mordit la moustache sans répondre, vexé de sa méprise... et on garda les écussons.

Ils resserviront prochainement, lors de l'entrée triomphale de nos soldats dans la petite ville alsacienne.



La précaution inutile.

Brasseur, Juliette Darcourt, Jean Coquelin et quelques artistes de la Porte Saint-Martin font actuellement une tournée en province; ils jouent principalement une pièce de Pierre Wolff.

Ce nom de « Wolff » a tellement ému certains habitants que dans une petite ville de province on a placé au bas de l'affiche une pancarte sur laquelle on peut lire que *M. Pierre Wolff n'a ni parenté, ni alliance (sic) avec l'agence du même nom et qu'il est Français.*



L'histoire anonyme.

Quand il était gouverneur militaire de Paris, le général Gallieni était certainement un des hommes qui recevait le plus de lettres anonymes: cinquante par jour au minimum; et dans les premiers temps il poussait la prudence jusqu'à ordonner une enquête sur tous les faits allégués. Mais l'on finit par s'apercevoir que bien des locataires, dont le seul tort était de ne pas se montrer assez généreux envers leur concierge, étaient dénoncés comme espions, et les enquêtes devinrent extrêmement rares.

A présent les lettres anonymes sont presque toutes détruites, mais les renseignements, quels qu'ils soient, qu'elles contiennent sont transcrits au préalable sur un registre spécial. Si ce registre est un jour livré à la grande publicité de l'Histoire on pourra y lire des accusations vengeresses dans le goût de celle-ci, dont nous certifions l'authenticité:

Cet officier a osé se promener sur le front avec une poule à chapeau.



Petites annonces.

Avez-vous la curiosité de parcourir les annonces qui, selon l'expression chère à Sarcey, « fleurissent à la quatrième page des journaux »?

En ce moment, vous en glaneriez d'exquises comme celle-ci :

Du *Réveil de la Marche* : « On cherche blessé de guerre comme domestique. Gages suivant l'importance de la blessure. »

De *La Cocarde rouge* : « Cousine de mobilisé désire petit emploi. »

De *La République radicale* : « A vendre série complète d'armes allemandes avec certificat d'origine. »



Une perle.

Pour finir, cette petite perle pêchée dernièrement dans *La Vraie République* (paraissant dans l'Hérault) :

Lucien M... Ceyras. Notre compatriote légèrement blessé dans l'Argonne et dans la cuisse est hors de danger.



MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

AUTOS (Leçons, Achat, Vente, Echange.)

AVEC AUTOS DE LUXE 1^{re} marques, 1914-1915. Leçons individuelles pour Messieurs et Dames. Enseignement mécanique et pratique complet par l'un des ingénieurs les plus compétents de la construction automobile. — Châssis 1915 et matériel unique pour démonstration. — Plusieurs centaines de références de personnes ayant obtenu leurs brevets civils et militaires depuis 6 mois. — Voir les voitures. — Prix modérés. — Etablissements G. de La Chapelle, 91 bis, avenue des Ternes et 11, rue Waldeck-Rousseau.

LECONS AUTO particulières et forfait. Cours de mécanique. Obtention rapide des permis civil et militaire. Corbin, 23, rue Desrenaudes.

GRANDE ECOLE DE CHAUFFEURS franco-italienne, leçon part. sur voitures prem. marq., brev. civ. et milit. gar. Locat. Paris, campagne, torpedo luxe av. chauff. Prix mod. 27, rue Rennequin. Wagram 72-03.

CAPITAUX (Offres et demandes.)

AVANCES A PENSIONNES ET RETRAITES milit. et civils. Tarifs modér. Discretion, loyauté. Renseignem. gratuits. Caisse Centrale, fondée en 1900, 32, rue Richelieu, Paris. Téléph. 206-89.

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Recherches de t. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vols. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

DIVERS

ACHAT DE VIEUX DENTIERs, Bijoux et Argenterie. LOUIS, 8, Faubourg Montmartre, 8.

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

OCCASIONS

BIJOUX · PERLES · DIAMANTS
sont achetés aussi cher qu'avant la guerre
chez **PARÈDES, 11, rue Caumartin. 1^{er} Etage**

SOUS BOIS Nouveau
PARFUM **GODET**

LES BEAUX SITES SUR LE P.-L.-M.

Le retour du mois de juillet et de ses chaleurs caniculaires donne chaque année le signal du départ pour les vacances et malgré les tristesses et les préoccupations de l'heure présente, le soin de la santé des enfants, le besoin de repos indispensable à tous amènent chacun à consulter guides et indicateurs, afin de faire choix d'un lieu de villégiature. Le réseau P.-L.-M. en contient un grand nombre.

LES ALPES FRANÇAISES

Passerons-nous notre été dans les Alpes Françaises, en Savoie et dans le Dauphiné? Si oui, nous trouverons que Chamonix, Aix-les-Bains, Annecy et Brides-les-Bains en Savoie, et Allevard-les-Bains, Grenoble ou Uriage-les-Bains dans le Dauphiné, sont parmi les meilleurs centres: tourisme automobile, ascensions alpines, sans parler des nombreuses distractions de villes d'eaux, sont les attractions de cette incomparable région. Le service automobile qui fut inauguré en 1911 fonctionne du 1^{er} juillet au 15 septembre sur la route des Alpes (Briançon à Evian), dans les montagnes de la Grande-Chartreuse, le Vercors, la Tarentaise et le Jura, ainsi qu'entre Issoire et Saint-Nectaire à partir du 15 juin. La principale merveille du Dauphiné est le grand bastion naturel du Pelvoux où se trouvent, dominant un océan de glaciers et une armée de pics, les sommets de la Meije et la Barre des Ecrins. La Grave, La Bérarde et Briançon sont les principaux centres d'ascensions et d'excursions dans le Pelvoux, qui possède plusieurs défilés à une haute altitude, tel que celui du Lautaret où, à une hauteur de plus de 3.000 mètres, la Compagnie P.-L.-M. a fait bâtir un chalet-restaurant qui s'ouvrira cette année le 1^{er} juillet.

Si votre choix tombe sur les monts du Jura, dont les principaux endroits peuvent être facilement atteints par services automobiles, on peut vous donner sans crainte le conseil de vous fixer à Besançon, l'ancienne capitale de la Franche-Comté et maintenant le principal centre d'excursions pour les vallées de la Loue et du Doubs. Les stations voisines de La Mouillère, Divonne et Salins sont célèbres pour les vertus curatives de leurs eaux minérales. Il ne faut pas oublier non plus qu'il y a des excursions excessivement intéressantes à faire dans le voisinage de Champagnole, Lons-le-Saunier et Pontarlier. Saint-Claude est célèbre pour la beauté de ses sites, et il n'y a pas de plus belle route du Jura aux Alpes, que celle qui traverse le Col de la Faucille, entre ces dernières et Genève.

L'Auvergne ET LES CÉVENNES

Peut-être cependant êtes-vous tentés par l'Auvergne et les Cévennes? Vous ne serez certainement pas déçus si vous allez étudier là « les mystérieuses transformations chimiques élaborées au sein d'un sol volcanique », grâce auxquelles les stations thermales d'Auvergne ont obtenu une réputation mondiale, et suivre les pas de Robert-Louis Stevenson dont vous ne devriez pas oublier d'emporter le « Voyage avec un âne ». Les montagnes du Velay et spécialement celles du Vivarais, dans la partie sud-est de l'Auvergne, sont également intéressantes au point de vue géologique. Naturellement, vous ne manquerez pas l'occasion de visiter Vichy, la plus belle ville d'eaux d'Europe; La Chaise-Dieu, toute proche, célèbre abbaye du xiv^e siècle, et la curieuse et pittoresque ville du Puy. Je vous recommanderai aussi d'aller à Châtel-Guyon, station thermale

possédant 26 sources, et le vieux Château de Tournoël, ainsi que Clermont-Ferrand, ancienne capitale de l'Auvergne et principal centre de tourisme.

CONSEILS AUX VOYAGEURS

Les compagnies de chemins de fer français offrent des avantages exceptionnels aux voyageurs pour les vacances. Il y a de nombreuses combinaisons de billets à prix réduits que je vais indiquer.

Les billets ordinaires d'aller et retour de Paris à Evian, Thonon et Genève-Cornavin délivrés jusqu'au 30 septembre sont valables quarante jours et peuvent être renouvelés.

Jusqu'au 15 octobre, des billets de séjour pour toutes classes, de Paris à Divonne, Evian, Thonon et Genève sont délivrés à un prix légèrement plus élevé, mais avec une réduction de 20 0/0 sur la première classe et de 10 0/0 sur les deuxième et troisième classes; ceux-ci sont valables soixante jours et ne peuvent être renouvelés.

Des billets d'aller et retour, valables dix jours, non compris le jour du départ et celui de l'arrivée, sont délivrés pour les stations thermales jusqu'au 31 octobre. Ils peuvent être renouvelés pour deux périodes de cinq jours chacune moyennant un supplément de 10 0/0 chaque fois.

Entre le 15 juin et le 30 septembre, des billets de longue durée valables jusqu'au 5 novembre sont délivrés aux familles à des tarifs spéciaux. Au moins trois personnes doivent voyager ensemble à l'aller et au retour, les autres pouvant voyager seules, au tarif militaire, sous certaines conditions. Des cartes d'identité permettant à un ou plusieurs membres de la famille de voyager à demi-tarif entre le point de départ et le lieu de villégiature, sont délivrés. Les prix sont les mêmes que pour les billets de stations thermales qui sont valables trente-trois jours et délivrés pour une distance minimum de 150 kilom., c'est-à-dire quatre billets simples pour les deux premiers voyageurs, un billet simple pour le troisième et un billet à demi-tarif pour chaque voyageur supplémentaire. Les billets de stations thermales peuvent être renouvelés moyennant un petit supplément.

Les facilités accordées aux personnes qui désirent faire des voyages circulaires sont particulièrement intéressantes. Le voyageur et sa famille peuvent tracer leur propre itinéraire. Des tarifs divers, qui sont fournis sur demande aux Bureaux de la Compagnie, sont appliqués suivant que le voyage s'effectuera exclusivement sur le réseau du P.-L.-M., par les chemins de fer du P.-L.-M., le chemin suivi par les auto-cars y compris la route des Alpes, le Jura, le Morvan, l'Auvergne et les Cévennes ou sur des chemins de fer secondaires et sur les bateaux à vapeur du Rhône et du lac d'Annecy, sur le P.-L.-M. et le réseau de l'Est ou sur l'une ou plusieurs des grandes compagnies.

Les touristes voyageant dans les régions ci-dessus ne peuvent mieux faire que de se procurer les brochures et les cartes éditées par le P.-L.-M.; ce sont les guides les plus exacts et les moins chers que je connaisse, et qui sont, dans beaucoup de cas, si parfaitement édités qu'ils constituent un charmant souvenir de vacances digne d'être gardé.

A toutes ces recommandations, il n'y a plus qu'une chose à ajouter: souhaiter à nos lecteurs « bon voyage! »



LE PANIER FLEURI

La baronne de la Pince à Mailly-Maillet a la physionomie et le caractère bourgeois, en dépit de son titre authentique, de sa particule suivie de l'article, de la préposition qui vient de surcroît et d'un nom assez bizarre.

Avant son mariage — elle ne s'appelait alors, il est vrai, que Suzanne Dupont — elle répondait à la définition de la vraie jeune fille. Elle ignorait tout de la vie. Elle était innocente. En d'autres termes, elle n'avait aucune conscience des diverses énormités que la mode l'obligeait de commettre et que ses bons parents eux-mêmes lui conseillaient; car la véritable moralité est de faire comme tout le monde et l'inconvenance est de se distinguer. C'était peu d'années avant la guerre. Suzanne portait sans émotion des costumes qui jadis eussent fait crier à la chienlit, et quand elle dansait le tango, elle était beaucoup moins troublée que nos arrière-grand-mères lorsqu'elles *walsaient*. Suzanne Dupont était jolie, coquette, frivole, gaie, indifférente, et rien ne faisait pressentir qu'elle eût le moindre tempérament.

Elle n'en témoigna pas davantage lorsqu'elle épousa le baron Edouard de la Pince à Mailly-Maillet, homme de sport physiquement très agréable, et en outre facile à vivre. L'originalité de ce jeune ménage fut que les deux parties s'habituerent l'une à l'autre avec une rapidité incroyable. On peut dire que, dès le premier soir, le mari ne s'apercevait plus de l'existence de sa femme ni la femme de l'existence de son mari. Edouard et Suzanne étaient ensemble si bien que chacun était aux yeux de l'autre comme s'il n'était pas. C'est un signe de santé. De même, les gens qui ont un bon estomac ne savent seulement pas qu'ils en ont un.

Aussi, lorsque la mobilisation générale fut ordonnée, Suzanne plaignait-elle de tout son cœur tant de fidèles épouses, brusquement, et sans doute pour plusieurs mois, séparées de leur époux: mais elle ne prit pas garde qu'elle était dans le même cas. Elle conduisit le baron à la gare du Nord, plutôt par devoir que par tendresse; elle lui donna une bonne poignée de main de camarade et crut lui dire adieu sans désespoir; puis elle rentra chez elle tout tranquillement. Elle fut bien étonnée de trouver la maison effroyablement vide, d'avoir

une migraine sans cause, de ne toucher à rien du dîner. Le lendemain, elle pensa plusieurs fois à se jeter par la fenêtre, ce qui est extraordinaire d'une femme si calme. Elle en conclut qu'elle avait un profond chagrin. Elle soupçonna le troisième jour qu'elle aimait éperdument son gros mari; et lorsque enfin elle se persuada qu'elle était très malheureuse, elle trouva en elle toute la force d'âme nécessaire pour être en même temps résignée.

Elle fit, selon sa coutume, ce qu'elle voyait tout le monde faire. Comme beaucoup de femmes, peut-être comme la plupart, elle devint sans effort courageuse, charitable, admirable, et elle continua de ne pas s'en apercevoir. Elle organisa des œuvres, servit des soupes, et surtout elle visita les blessés. Le plaisir qu'elle goûtait auprès d'eux l'affectait si vivement qu'elle se demandait parfois si ces visites étaient méritoires. Elle craignait plutôt que ce ne fussent des péchés, et quand elle n'était pas trop contente d'elle-même, elle s'en privait par mortification. Mais, comme elle eût privé du même coup ces braves gens qui l'adoraient, elle se dispensait toujours, à temps, de la pénitence qu'elle s'était infligée.

Les blessés étaient ses véritables enfants, elle était une mère pour eux. Comme toutes les mères, elle avait des préférences qu'elle ne s'avouait pas, et que même elle s'interdisait scrupuleusement. Elle avait un faible singulier pour les soldats de couleur. Son favori était un Tunisien, que l'on appelait ordinairement Sidi. Il roulait des yeux terribles, mais il avait un sourire malin, puéril et charmant. Il ne disait pas vingt mots de français, mais il comprenait tout ce qu'on voulait bien lui dire, il devinait le reste, et il savait déjà, beaucoup mieux que la baronne elle-même, qu'il n'avait qu'un signe à faire pour qu'elle lui obéît, au doigt et à l'œil.

Lorsque Sidi entra en convalescence, elle eut un transport de joie, bien que le plaisir de voir son Tunisien debout lui retirât le plaisir de le voir au lit, où il était magnifique. Il était moins brillant une fois levé. La guerre ne l'avait pas abîmé trop, mais sa tenue était négligée; il portait notamment une vaste culotte censée de couleur kaki, et en réalité jaune moutarde ou pis encore. La baronne de la Pince à Mailly-Maillet n'en sollicita pas moins l'autorisation de promener Sidi par la ville. Paris

n'émervilla point cet ingénu qui ne trouvait rien de trop beau pour lui; mais les femmes lui plurent. Il n'en laissait point passer une seule sans l'arrêter, lui secouer les mains et lui montrer toutes ses dents. Il se tournait ensuite du côté de la baronne de la Pince à Mailly-Maillet, clignait de l'œil et disait :

— Fatma!...

La baronne était un peu gênée. Mais elle a des trésors d'indulgence.

La semaine suivante, elle mena Sidi au Nouveau Cirque, où il ne fit que pousser des soupirs en regardant les écuyères d'un peu trop loin et trop haut. Quand la baronne, à la sortie, lui demanda s'il s'était amusé, il répondit seulement :

— Sidi neuf mois sans Fatma!

Il soupira encore et invoqua le nom d'Allah. La baronne détourna la conversation. Elle le pria, en le quittant, à déjeuner pour le prochain jeudi.

— Après déjeuner, dit-elle, je te conduirai où tu voudras. Tu choisiras toi-même.

Le mobile visage de Sidi exprima aussitôt l'inquiétude, presque l'angoisse.

— Toi dire, fit-il, toi conduire où Sidi vouloir?

— Oui, répondit-elle.

— Sidi choisir, décider?

— Oui!

— Jure Allah.

Suzanne fut légèrement froissée.

— Ah ça, dit-elle, tu n'as pas confiance en moi? Il me semble que ma parole doit te suffire. Je n'ai pas besoin de jurer Allah.

Il repartit, après réflexion :

— Non, parole suffire. Sidi croire.

— C'est heureux! dit-elle.

Mais, comme il ne lui demandait plus de prêter serment, et qu'elle venait de retirer ses gants, par chance, elle leva la main droite et dit :

— Je te jure que je te conduirai où tu voudras, là, es-tu content?

Il repartit avec la plus grande dignité, après toutefois avoir baisé la main nue de la baronne :

— Parole suffire. Sidi croire. Tout de même plus sûr toi jurer.

Le jeudi, la baronne se leva au moins une heure plus tôt, et cependant, depuis la guerre, elle se lève de bon matin. Elle était impatiente de voir son sauvage, et quelque chose lui disait qu'il allait lui faire une surprise. La première surprise fut l'uniforme du Tunisien, uniforme si l'on peut dire : car il l'avait emprunté à droite et à gauche, et il était habillé en tirailleur, avec un turban de cheik et deux manteaux l'un sur l'autre, celui de dessus rouge, l'autre blanc.

— Tu es superbe! s'écria la baronne.

Elle ajouta, avec un peu de méfiance :

— Où est-ce donc que tu comptes aller cet après-midi?

Les musulmans sont méthodiques. Il répondit :

— Moi dire après. D'abord manger.

La baronne avait surveillé elle-même au déjeuner, qui était fort bon : avant la guerre, elle n'y entendait rien; mais elle a rattrapé le temps perdu, et appris, depuis août dernier, cette partie de la science de vivre que les Anciens nommaient *l'Economique*. Sidi fit honneur au déjeuner de la baronne et témoigna son contentement à l'orientale, sans toutefois se permettre les incongruités qui sont, dans ces pays-là, articles de la civilité puérile et honnête : car il ne manque pas de finesse et il sent, s'il ne le sait pas, que la politesse n'est point la même en deçà de la Méditerranée et au delà. Il évita aussi de manger trop gloutonnement. Il se ménageait. Cela n'échappait point à la baronne, et il est curieux qu'au lieu de s'en féliciter, elle s'en inquiétait. Elle n'osait plus lui poser de questions, mais elle le regardait d'un air interrogant.

Après le café (qui fut naturellement à la turque), Sidi daigna répondre à ces muettes interrogations. Il tira de la poche intérieure de sa veste une petite carte, qu'il tendit à la baronne en faisant encore un sourire mystérieux. Une vignette y était dessinée, du style Louis XVI le plus pur : c'étaient deux colombes qui se becquetaient au-dessus d'un panier fleuri; et la baronne ne douta point que ce ne fût la carte d'un marchand d'antiquités. Elle s'étonna seulement de ne le point connaître, vu qu'elle bibelote volontiers et pense les connaître tous.

— Eh bien? fit-elle.

— Camarades donner bonne adresse, répondit le Tunisien. Toi conduire moi *Panier fleuri*.

— Si tu veux faire quelques achats, dit naïvement la baronne, je te conduirai ailleurs. Cette maison-là doit être hors de prix!

— Pas hors de prix. Pas cher. Cinq francs. Toi donner les cinq francs.

— Cinq francs?

Il vit bien que la baronne ne comprenait pas. Il sourit cette fois d'un air de supériorité, et s'expliqua d'un seul mot :

— Fatma.

M^{me} la baronne de la Pince à Mailly-Maillet n'avait jamais reçu pareille offense à sa dignité, qui n'était point cependant trop farouche. Elle répondit assez rudement à Sidi qu'elle ne faisait point ce métier-là et qu'il pouvait bien aller seul au *Panier fleuri* si le cœur lui en disait.

— Non, répondit-il avec une douce obstination. Moi, pas cinq francs. Toi venir, attendre et payer. Moi pas pouvoir aller seul. Monsieur le Major a dit : « Sortir seul, c'est défendu. »

Il représenta ensuite à la baronne qu'elle avait donné sa parole d'honneur, levé la main et prêté serment. Mais elle sait que les serments surpris et les engagements immoraux ne lient point. Alors Sidi se mit en colère. Ses yeux lancèrent des flammes, puis s'emplirent de larmes, et il s'écria pitoyablement, comme le jour du Cirque :

— Moi pas voir Fatma neuf mois!

— Moi non plus! répondit étourdiment la baronne.

— Toi pas la même chose, dit-il avec dédain.

Flairait-il le défaut de tempérament de M^{me} la baronne de la Pince à Mailly-Maillet? Suzanne, malgré ce défaut, est devenue si compatissante aux peines d'autrui depuis la guerre, qu'elle se rendit compte ou à peu près du supplice qu'endurait Sidi. Ses propres sens ne lui offraient pas de points de comparaison, mais c'est ce qu'on appelle la divine intelligence du cœur.

Elle pactisa donc avec ses préjugés, et s'avisait d'ailleurs d'un expédient qui les ménageait.

— Je ne puis, dit-elle, te conduire moi-même au *Panier fleuri*. (Elle ne pouvait s'empêcher de faire la petite bouche en le disant, et de prononcer « *Panier fleuri* » comme « pruneau de Tours ».) Mais j'ai un ami, un camarade, qui te rendra ce petit service.

Sidi ne dissimula pas à Suzanne qu'il eût préféré qu'elle le conduisit en personne au *Panier fleuri*. Il accepta néanmoins la combinaison. Mais l'ami de M^{me} de la Pince à Mailly-Maillet, chez lequel ils se rendirent tout aussitôt, avait la migraine. Un autre, où ils allèrent ensuite, était sorti. Un troisième, qu'ils rencontrèrent en chemin, avait un rendez-vous pressé et s'excusa, mais leur suggéra l'idée d'un quatrième, qui est un journaliste fort distingué et écrit dans plusieurs journaux. Après avoir téléphoné de tous les côtés pour savoir où il était et ne l'avoir pas appris, la baronne promena son Tunisien dans les divers bureaux de rédaction, où ils furent tous deux en butte à une curiosité incommode. La baronne commençait d'énrager.

— Nous avons l'air, dit-elle, de jouer *Le Chapeau de paille d'Italie*!

A la fin, elle se détermina brusquement, arrêta une auto et donna l'adresse du *Panier fleuri* au mécanicien. Sidi était ému aux larmes, et enchanté. Il trépignait de joie.

— Toi bon, bon, bon! disait-il à la baronne en lui baisant avec effusion les deux mains.

Il eut, à l'arrivée, un petit accès de timidité, qui passa vite. Il bondit hors de la voiture, en criant :

— Toi m'attendre dans le taxi.

— Évidemment! dit la baronne.

Elle se rencogna de son mieux. La rue était déserte et elle ne craignait guère d'être vue; mais elle faisait d'étranges réflexions. Elle était un peu honteuse, et en même temps très fière de ce qu'elle avait osé.

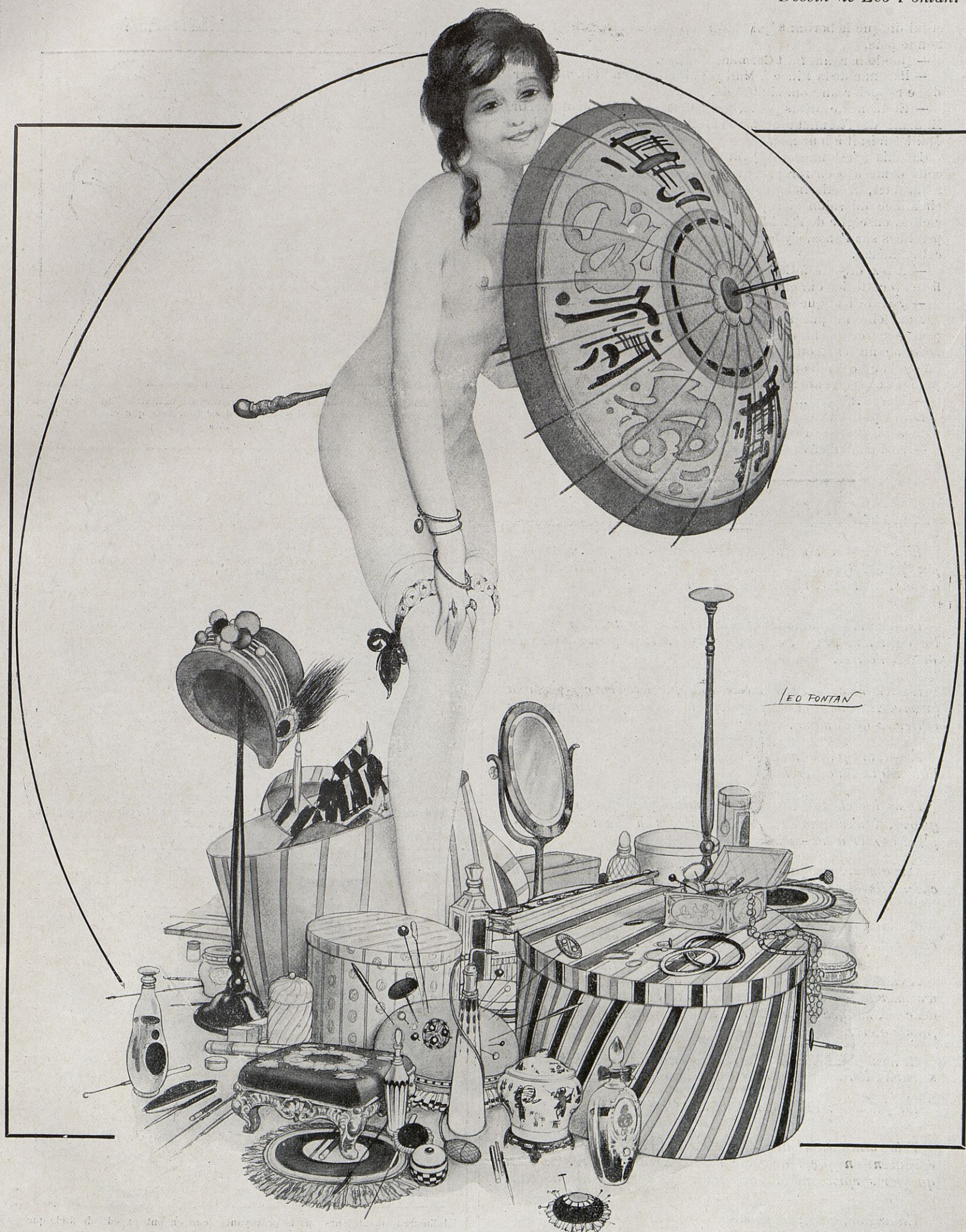
— Ce n'est pas banal, se disait-elle.

Elle avait envie de rire, sa propre bonté la touchait. Ces contradictions de sentiments sont fatigantes, et la baronne trouvait le temps long.

Sidi ne demeura point cependant plus d'une demi-heure au paradis de Mahomet. Lorsqu'il fut sur le point d'en redescendre, il s'aperçut que la baronne avait oublié de lui remettre les cent sous. Il rassura Carmen — elle s'appelait Carmen —

LE CAMP RETRANCHÉ D'UNE PARISIENNE

Dessin de Léo Fontan.



Une barricade, des réflecteurs, des projecteurs, de la poudre et des dards d'acier, eh! madame, vous savez bien que tout cela n'empêche pas un vrai poilu d'entrer au cœur d'une place forte!

et lui dit que la baronne qui l'attendait devant la porte était de bonne paie.

— Quelle baronne? dit Carmen, étonnée.

— Baronne de la Pince à Mailly-Maillet, répondit-il, tout fier de se rappeler un nom si difficile.

— Et tu ne le disais pas! s'écria Carmen, qui courut avertir Madame de l'honneur qu'une baronne de la Pince à Mailly-Maillet faisait à leur maison.

Camélia (c'est une autre) fut d'avis que l'on devrait inviter cette dame à « entrer prendre quelque chose ». Mais Madame a du tact, et elle imagina un hommage plus délicat. Sur la cheminée du salon était placé un panier plein de fleurs artificielles, enseigne de l'établissement. Deux colombes empaillées, perchées sur l'anse, s'y becquetaient. Madame fit le sacrifice de cet emblème.

— Allez, dit-elle à Carmen, allez vous-même offrir le panier fleuri à cette baronne, et tâchez de lui tourner un compliment. — Je lui dirai que le cœur y est, répondit Carmen.

Mais elle ne put même pas dire cela, quand elle fut en présence de la baronne. Elle ne trouvait plus ses mots, la baronne ne les trouvait pas davantage. Elles se regardaient l'une l'autre en souriant avec timidité. Suzanne tenait le panier sur ses genoux et balbutiait :

— Merci... Merci...

Ce fut pourtant Carmen qui eut le dernier mot. Elle désigna d'un beau geste le Tunisien à la baronne, et dit avec âme :

— Ah! madame, voilà un homme!

ERMELINE.

L'AMOUR ET LA GUERRE

L'amour — comme la guerre — a ses embusqués. Ne vous y fiez point! Quand ils se mettent à se piquer d'héroïsme, le diable, lui-même, ne les saurait arrêter.

La discrétion, dans les déclarations d'amour, comme dans les « communiqués », est, le plus souvent, la pierre de touche de la sincérité.

La tendresse joue le même rôle que les branchages à la guerre. Elle ne sert, la plupart du temps, qu'à masquer les batteries de l'amour.

Est-il, une fois l'amour deviné, de plus merveilleux agent de liaison que l'indifférence?

Dans les choses du cœur, de même que dans celles de la guerre, il n'est pas comme les stratèges en chambre pour ne point douter d'eux-mêmes.

Une amoureuse, qui se réfugie dans l'amitié, creuse une tranchée. Elle déserte le corps à corps.

Ce mot, le meilleur ami : une indemnité dont sont bien forcés de se contenter les sinistrés de l'amour.

Il en est des grandes passions comme des zeppelins; vienne à sonner le garde à vous, la curiosité l'emporte sur la prudence et, malgré qu'on en rit, il n'est pire déception qu'une fausse alerte.

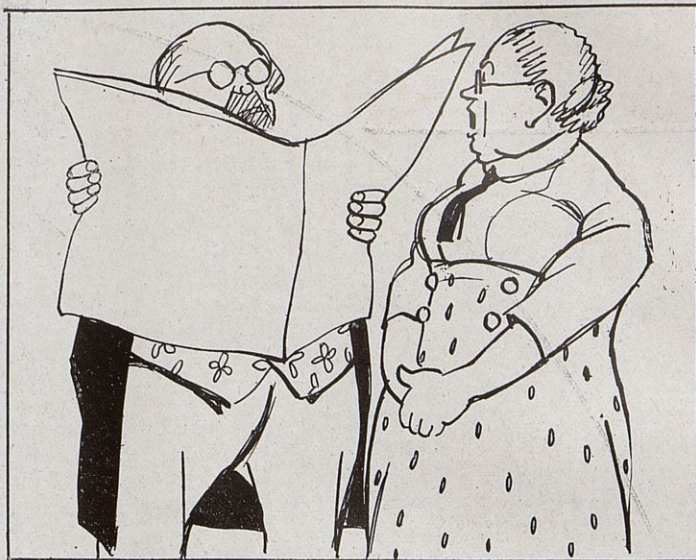
Ce n'est point chez les neutres que l'amour aurait idée d'aller se ravitailler!

La jalousie : une façon de blocus sentimental.

Tels sentiments délicats, comme tels héros anonymes, éprouvent une façon de pudeur à sortir de l'ombre. Ce n'est que par surprise qu'ils sont cités à l'ordre du jour du cœur.

En amour, aussi, la question des munitions ne laisse point de présenter quelque intérêt!

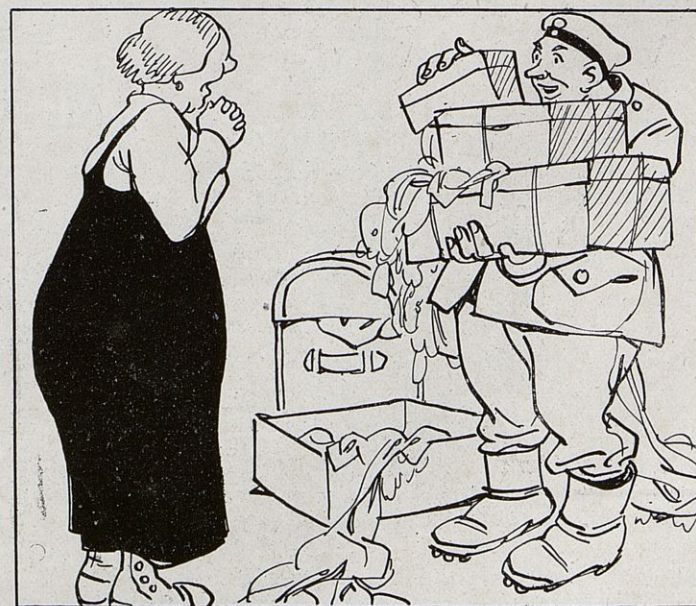
PLUS DE CHEMISES!



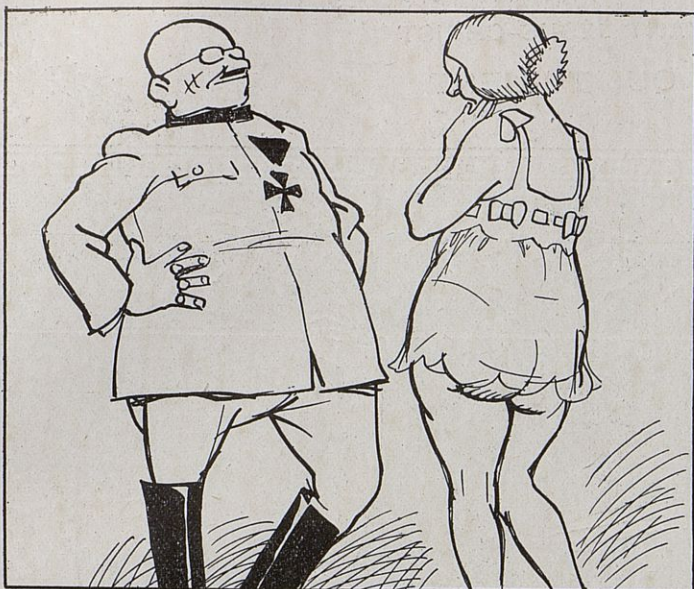
Le Lokal Anzeiger annonce que « les autorités militaires ont interdit, en Allemagne, la fabrication des articles de coton, tels que chemises, draps de lit, etc... »



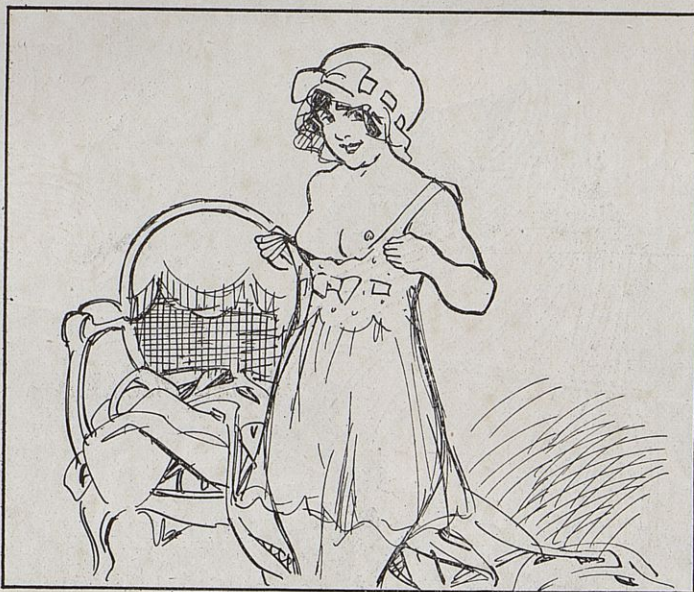
Les dames boches sans chemise!... Peut-on songer sans frémir à cette suprême horreur de la guerre?



Malheureusement leurs maris prévoyants leur en ont expédié de Belgique des cargaisons.



Et ainsi, malgré les sévérités de la haute Kommandantur, chaque couple boche peut continuer à arborer la croix et la bannière.



Si en France on prohibait la fabrication des chemises de coton, cela ne gênerait guère nos élégantes compatriotes, qui n'ont que des dessous de soie ou de linon.



Et même ne croyez-vous pas que beaucoup de Françaises se passeraient joyeusement de tous voiles? elles savent bien qu'elles n'en paraîtraient que plus jolies!

PIEDS



Malgré la guerre, les femmes ne se sont pas guéries de leur délicieuse petite incohérence. Et dès qu'il s'est mis à faire un peu chaud, elles ont remonté leur robe — qui, tout l'hiver, s'était échancrée si généreusement autour de leur joli cou — elles ont donc remonté, jusqu'aux oreilles, leur robe d'été.

Naturellement, ces robes tirées par en haut se sont trouvées raccourcies par en bas au point de découvrir le pied jusqu'aux environs du mollet. Et voilà pour les spectateurs si heureusement rendus aux terrasses par permission préfectorale, un nouveau champ d'investigation.

Mais les Parisiennes ne semblent pas avoir songé qu'en dépit ou à cause de la guerre, il y a ici des vieux messieurs, des embusqués, des laissés pour compte, et au-dessus de tout la fournée des glorieux blessés, car elles exposent leurs pieds dans un but bien moins tentateur qu'utilitaire. Et la preuve c'est que le pied mignon, minuscule, le pied de Cendrillon ne se fait plus. Il date-rait. Il rappellerait l'Empire du Milieu, lequel, depuis plus de deux ans, s'est mué en République. Et quand les Chinoises elles-mêmes se mettent à marcher, que feraient les Parisiennes d'un pied désuet et inapte à son rôle?

Les pieds d'aujourd'hui ne rougissent plus de leur taille. S'ils sont moyens et même grands, ils ont des raisons pour l'être et sont prêts à les fournir. Ils savent que leur mission en ce bas monde est d'avaloir des kilomètres et que pour la mener à bien, rien n'est mieux qu'une jupe courte surmontant des pieds solides.

Ainsi donc, qu'ils soient cambrés ou larges, longs ou petits, gros ou minces, rattachés au mollet par une cheville sortable ou par un bâton carré, les femmes, bravement et sans préméditation coupable montrent tout ce qu'elles peuvent de leurs pieds. Et jamais les hommes n'auront meilleure occasion d'appliquer, en le retournant, le vieil adage.

« Dis-moi le pied qu'elle a et je te dirai qui elle est. »

Le pied de la mondaine avance avec un peu d'indécision. Il se déshabille avec lenteur de l'au-tomobile réquisitionnée pour le front et trébuche enfantine-ment sur de minuscules obstacles. C'est une

des mille petites victimes de la guerre et il en affiche son chagrin avec des souliers noirs dont l'unique barrette coupe perversement d'un trait courbe la couleur du bas.

Et quelle antithèse avec le pied sportif. L'endurance, la sûreté, la régularité, la souplesse, il possède ce pied-là toutes les qualités françaises. Aussi capable de fournir la bonne étape dans une partie de footing que d'attendre fermement le projectile dans une partie de football. Et il chausse tout ce qu'on veut, dès qu'on le veut. Il n'a pas de caprices, pas de vapeurs : nu, dans la main, il est blanc et frais comme une aile.

Les pieds des voyageuses se carrent dans un bien-être excessif. Ils sacrifieraient même l'élégance au confort si,



LES FEMMES ET LA GUERRE. AMAZONES ET ANGES GARDIENS

EN 1915 AVANT JÉSUS-CHRIST
CELLES QUI TUAIENT



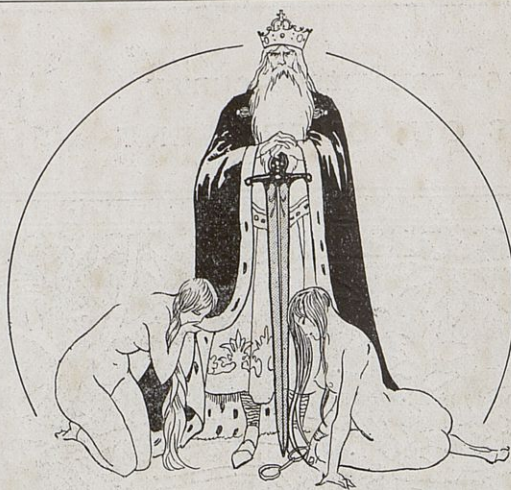
EN 1915 APRÈS JÉSUS-CHRIST
CELLES QUI GUÉRISSENT



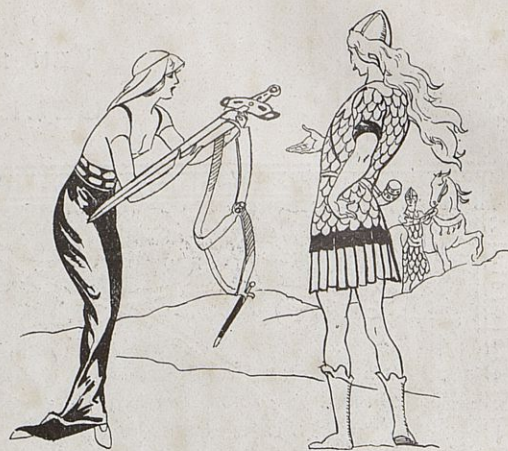
GEORGES BARBIER 1915



LA LOURDE ÉPÉE DE BRENNUS



« JOYEUSE », L'ÉPÉE DE CHARLEMAGNE



« DURANDAL », L'ÉPÉE DE ROLAND

LES ÉPÉES HÉROÏQUES

depuis longtemps, on n'avait marié ces deux qualités. Avec leurs souliers lacés et classiques, de daim ou de cuir jaune ou gris, ils martellent sans fatigue les quais des gares, montent dans les trains, les tramways, et provoquent malicieusement les godillots maladroits. La voyageuse a une infinité de courages : celui de s'exposer à un déraillement et d'échouer dans un mauvais hôtel après avoir perdu ses malles; celui d'avoir affaire à des inconnus insupportables; celui d'ascensionner un pic dangereux. Elle peut assister à une séparation déchirante; elle peut entreprendre une lointaine exploration; la voyageuse n'a pas le courage d'avoir mal aux pieds!

Tandis que l'amoureuse prend à peine le temps de se chausser. Est-ce une sandale, une mule, un soulier de bal qui garantit si peu son pied? Eh qu'importe! Tout à l'heure, sitôt arrivée dans le nid bien clos, ne va-t-elle pas l'envoyer, d'un souple coup de rein, torpiller l'ampoule électrique?

Et si même les grandes coquettes arborent peu, cette année, les petits souliers si insolents avec leurs talons immenses, les mille facettes de leurs boucles de strass et les reflets de leur verni, en revanche la guêtre règne. La guêtre est essentiellement militaire en temps de paix, mais la guerre de tranchées l'a comblément et peut-être pour toujours rendue à la vie civile. La guêtre est économique : c'est la robe neuve des bottines aux tiges fanées. Et familière : rien qu'à la façon dont elle embrasse les semelles, on voit qu'elle ne répugne pas aux aventures promiscuités.

La conclusion de tout cela c'est qu'après une heure de méditation devant tant de pieds sans mystère, on arrive à songer à des coups de vents insidieux qui enverraient les jupes courtes et fringantes, par-dessus... oh! simplement par-dessus les chapeaux... Ne vous fâchez pas, mesdames, de l'impertinence de ce rêve. Vous connaissez très bien ce que le vieux Brantôme appelait si gentiment la vertu d'une jambe bien faite,

Et quand on voit le pied, la jambe se devine!

LE BEAU VOYAGE

Ils étaient tous les cinq de la classe 14 — cinq jeunes caporaux, qui venaient d'acquiescer, durant l'hiver, l'autorité de leur grade en instruisant, à peine instruits eux-mêmes, la classe cadette — cinq camarades arrivés au régiment ensemble, au milieu des angoisses de septembre, et qui partaient enfin ensemble du dépôt, au début du printemps, à la belle époque, dans un bataillon de marche à destination inconnue.

D'accord, parmi le brouhaha des hommes qui refluait le long du train, n'ayant pas d'escouades constituées, ils avaient pris pour eux un bon wagon de troisième, à banquettes de cuir. Les premières des officiers étaient voisines. Ils empilèrent d'abord leurs fusils, leurs sacs, leurs musettes bourrées dans les filets. Puis ils se mirent tous aux portières pour affirmer qu'il n'y avait plus de place : un adjudant qui pourchassait une bande de retardataires se hissa cependant sur le marchepied, et fit entrer deux hommes de plus, sans discussion; et dans la nuit pleine d'étoiles, le train — d'où soudain s'envola un ouragan de vivats, de cris guerriers, de *Marseillaise* et de *Chant du Départ* — quitta le hall de la gare.

Les nouveaux venus étaient deux pères de famille bien pacifiques, auxiliaires rappelés, ignorants de la guerre, comme les jeunes. On fraternisa vite. Puis chacun choisit sa place, et, sans s'être donné le mot, ils dépaquetèrent tous à la fois leurs provisions.

Elles leur semblèrent inépuisables. Ils se les montraient en riant, ne sachant par où commencer, au milieu des pâtés en croûte et en boîte, des saucissons, du fromage, des sardines, du cidre et du vin bouchés : les restaurateurs habituels, les épiciers, la cantinière leur avaient fait des dons somptueux. Mais presque tous avaient des boîtes de *singe*, que l'on ne mangeait point au dépôt, une curiosité qu'ils satisfirent tout de suite.



« HAUTECLAIR », L'ÉPÉE DU PREUX OLIVIER



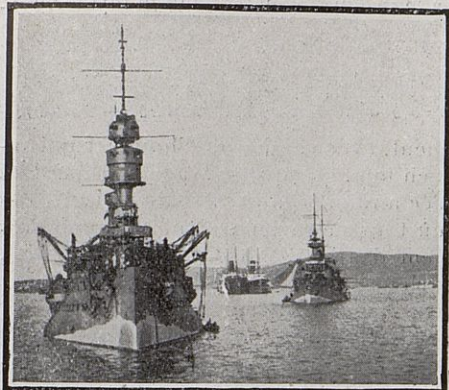
« PRÉCIEUSE », L'ARME ENCHANTÉE DE L'ÉMIR BALIGAND



« ROSALIE », L'ARME DE LA REVANCHE

L'Album de Guerre

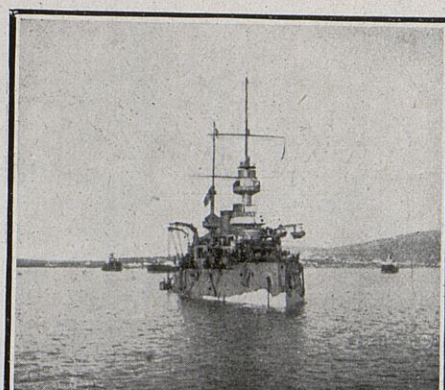
de LA VIE PARISIENNE



Le « Jauréguiberry » près de Lemnos.



L'arrivée du courrier de France.



Le « Suffren » en rade de Moudros.



UN CHAMP DE BATAILLE HISTORIQUE : LA PLAINE DEVANT NEUVILLE-SAINT-VAAST
A travers la plaine s'enfonce un boyau de communication; à gauche est l'entrée d'un poste de secours.

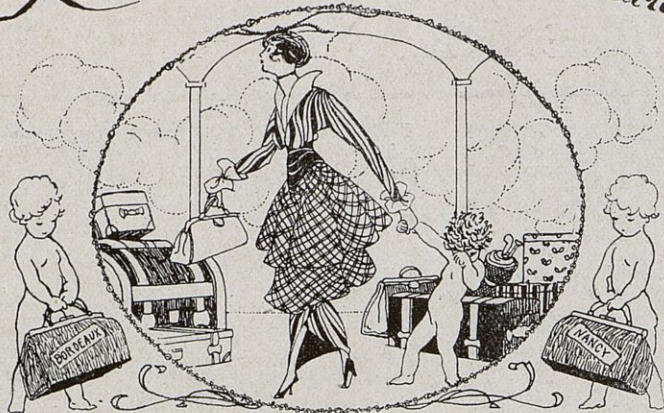


NOS DRAGONS EN TIRAILLEURS



PETIT POSTE DE ZOUAVES EN PREMIÈRE LIGNE

Revue de l'Année Militaire



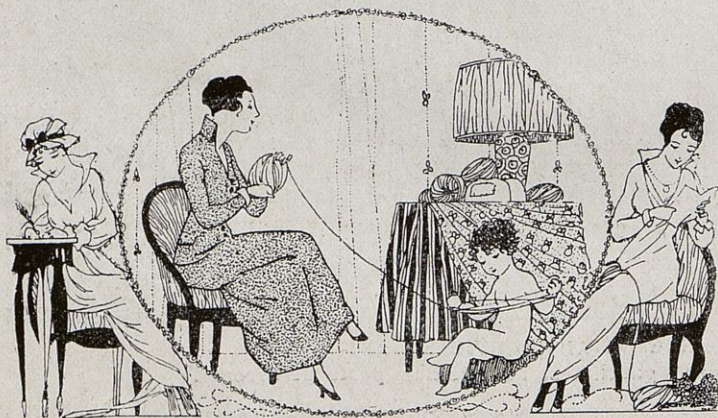
L'ÉTÉ DE 1914

Agression, indignation, mobilisation : séparation !



L'AUTOMNE

Charité, fébrilité, tricot-thés : pour les blessés !



L'HIVER

Résistance, patience, confiance : on avance !



LE PRINTEMPS DE 1915

Permission, effusions : des canons, des munitions !

Deux des jeunes gens, mariés déjà, étaient avant la guerre employés de commerce à Paris ; le troisième, fils de bourgeois, achevait ses études. Le quatrième venait de Londres, et avait l'air d'un vrai gamin anglais. Le dernier, grand, maigre, le moins bavard de tous, était séminariste. Ayant calmé leur appétit, ils éprouvèrent un besoin subit et simultané aussi de dormir : mais quand ils furent adossés l'un à l'autre, longtemps ils demeurèrent à rêver à leur famille, au lendemain mystérieux, à la chance...



Le train roulait lentement, avec sa charge d'hommes qui rugissaient encore, de loin en loin, quelque sauvage acclamation. Les veilles jaunes n'éclairaient point la paisible nuit des campagnes traversées, où tous ne reviendraient pas. Mais aux gares importantes c'étaient des fanaux blancs, des sonneries, un arrêt brutal et des hurlements : « Allons, la garde de police, en bas ! Les autres, ne descendez pas ! On repart ! »

Evreux, Lisieux, Bernay... Les noms que le gamin anglais, le plus remuant des cinq, leur jetait de la portière où il était penché, ne les émurent bientôt plus. Que leur importait, en fin de compte, par où ils passaient ? Ils allaient sur le front, c'était sûr... Et ils s'endormirent avant minuit, ballottant l'un sur l'autre, en véritables soldats de caserne, las et couchés sitôt l'appel.

Le petit jour les éveilla un peu endoloris, quoiqu'ils eussent passé l'hiver dans la paille, et le paysage prit un vif intérêt pour la plupart : on approchait de Paris. Ils se mirent à épier les coins familiers d'horizon, à s'annoncer les bourgades. Le train faisait un long circuit à partir de Mantes, prenant à Versailles la grande ceinture, pour aller rejoindre Juvisy. Ce furent pour les Parisiens des moments délicieux et cruels. La voix tremblante, fouillant des yeux les plaines du côté de la ville invisible, ils discutaient les chances qu'auraient eu leurs parents de les voir une minute, s'ils avaient pu envoyer une dépêche. A Juvisy, religieusement, ils écrivirent chacun une petite lettre, qu'un bon vieux G. V. C. promit de mettre à la poste, dès sa garde achevée.

Ils s'éloignèrent de Paris, sur la grande ligne du P.-L.-M. Ayant déjeuné sans tristesse, unis déjà par ces quinze heures de vie commune, ils parlèrent discrètement des êtres, mère, femme, sœur, amie, dont chaque tour de roue maintenant les éloignait.

Où allaient-ils ? On les avait flattés de mille chimères. Ils pouvaient hésiter, dans un si vaste champ de bataille, entre les Dardanelles, l'Italie, l'Alsace et la Belgique.

L'Orient éblouissait le plus instruit des sept, le jeune étudiant : il se mit à improviser un discours sur la presqu'île où succomba Hector, sur l'archipel divin, dont il ne se faisait d'ailleurs aucune idée réelle.

— Ce serait rudement chic, conclut-il, d'aller se battre *ubi Troja fuit*.

Le séminariste sourit au mot latin, en fermant à moitié ses yeux de douce brebis. Mais tous les autres protestèrent, blessés dans un obscur instinct de Français casaniers.

— Non, non, dit le plus vieux, mourir pour mourir, j'aime mieux mourir en France !

Et cette pensée de la mort les amenant au vrai but de la guerre, ils essayèrent de se figurer ce que cette guerre pouvait être. Ils n'y parvenaient pas. Au dépôt, les évacués ne rentraient point dans les compagnies de recrues et ne les instruisaient pas de leur pénible expérience. Les journaux ne disaient rien. Avec des souvenirs historiques, des récits de 70, leur imagination traçait d'in vraisemblables tableaux. Les cadets étaient encore plus malhabiles à prévoir que les aînés. Et cette ignorance complète gênait et protégeait à la fois leur bonne humeur.



La seconde nuit passa mieux que la première, dans le wagon de nouveau balancé de rail en rail, où ils s'étaient bien vite barricadés, emmitoufflés, de peur qu'on ne les choisît pour la nouvelle garde de police. Ils dormirent avec insouciance, jusqu'à ce qu'un froid vif, avant l'aube, leur apprît qu'ils ne

descendaient plus vers le sud, mais qu'ils avaient tourné vers l'est. Adieu l'Italie, le Bosphore!... Ils se secouèrent, à demi éveillés, descendirent sur un quai de débarquement : Bricon... Personne ne connaissait ce nom rude. Ils furent, en se promenant, jusqu'à la machine haletante.

— Deux heures de pause, leur confia le vieux chauffeur. Vous allez en Argonne...

— Combien faut-il encore de temps? demandèrent-ils avidement. Ils regardaient le soleil levant, à l'est, comme si déjà les Allemands eussent été là.

— Encore cinquante kilomètres, dit le chauffeur. Vous y serez à midi.

Ils retournèrent au wagon, troublés. Le froid leur piquait le nez, les joues. On repartit encore. A la station suivante, ils se débarbouillèrent à une fontaine. Un sous-lieutenant se rasait, comme chez lui.

Leurs provisions de route, qu'ils ne croyaient pas épuiser, tiraient déjà à leur fin. Le déjeuner fut maigre ce matin-là, il fallut réunir toutes les ressources: ils avaient hâte d'être arrivés pour toucher d'autres vivres. Par mesure de prudence, ils commencèrent à déficeler dans leurs sacoches les paquets de cartouches.



Ils découvraient maintenant, dans la campagne toujours belle et paisible, quelques indices de l'approche des armées. Des voitures de ravitaillement et d'ambulance couraient les routes, des soldats au repos occupaient les villages, les fermes, pêchaient et se lavaient le long des ruisseaux. Ils s'acclamaient réciproquement au passage. Une ligne sombre, au loin, dans un champ — un fossé d'irrigation, peut-être — leur parut une tranchée abandonnée, vestige des combats de septembre.

L'on traversa une forêt dont la richesse et la grave solitude les frappèrent. Le plus âgé, malgré lui, dit quelques mots de regrets sur la folie des hommes, qui dédaignent en se détruisant l'exemple pacifique des choses. Mais brusquement les derniers arbres disparurent, une plaine se développa, dont l'aspect saisissant les jeta tous en groupe, les têtes se touchant, aux vitres du wagon.

On apercevait de là quatre ou cinq villages, ou ce qui avait été des villages: car il n'en demeurait que des pans de murs noircis et dentelés par la flamme, cadres vides d'où les fenêtres s'étaient effondrées, foyers ouverts et pierres entassées. Un pont sauté, en travers d'une rivière, n'était réparé qu'avec des planches et des cordes. Des charrettes renversées et broyées, les roues en l'air, demeuraient dans l'ornière des chemins, les champs étaient creusés de trous bruns et sinistres d'obus. La haie même de la voie semblait hachée par une déroute de fantassins.

Ils restaient muets et la gorge serrée devant cette révélation. Si leurs lourds képis bleus n'eussent été jetés dans le filet à bagages, ils se fussent découverts d'un même geste. Ils ne pouvaient savoir encore tout à fait ce que c'est que la guerre, où ils allaient. Mais ils perdaient toutes leurs illusions — et aussi, chose curieuse, leur vague sentiment de dégoût, de révolte, leur mauvaise volonté secrète à renoncer à tout ce qu'ils possédaient et qu'ils aimaient dans la vie. Ils ouvraient grands les yeux, comme pour mieux faire entrer jusqu'au fond de leur âme l'image de la dévastation. Leurs mains frémissaient sur l'épaule de celui qui regardait devant eux.



Quand une nouvelle forêt leur eut caché le spectacle, ils se rassirent, et continuèrent de défaire leurs cartouches d'une autre allure. Ils ne s'étaient pas dit une parole, mais tous éprouvaient les mêmes bonds furieux du cœur. Ils chargèrent ensuite — précaution bien anticipée — le magasin de leur fusil. Et ils avaient pour manier ces beaux compagnons du voyage, tout astiqués, tout neufs, des caresses qui exprimaient clairement quel souvenir laissaient en eux les murs détruits, les cheminées abattues, les blés pourris sur place et piétinés par les Barbares.

HENRY CHAMPLY.

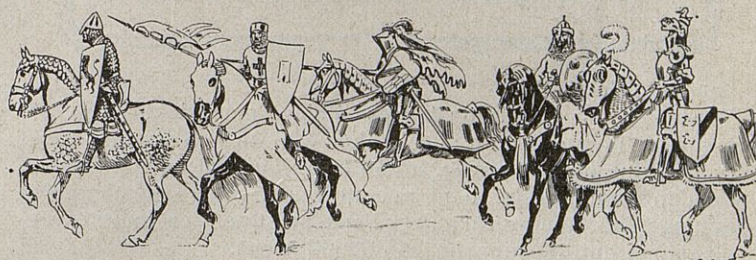
TOUS LES CAVALIERS DU MONDE UNE GRANDE REVUE EN MINIATURE



Le Scythe. L'Assyrien. L'Égyptien. Le Syrien. Le Grec.
DES STEPPES MONGOLES AUX FRISES DE PHIDIAS



Le Franc. Le Hun. Le Gaulois. Le Romain. L'Etrusque.
DES CAVALIERS DE ROMULUS A CEUX DE CHARLEMAGNE



Le Normand. Les chevaux des Croisades. Le Mauresque. Le Palefroi.
LA CHEVALERIE : DES CROISADES AUX TOURNOIS



Sous Louis XIV. Sous Louis XIII. Sous Henri IV. Sous François I^{er}.
DE LA RENAISSANCE AU GRAND SIECLE



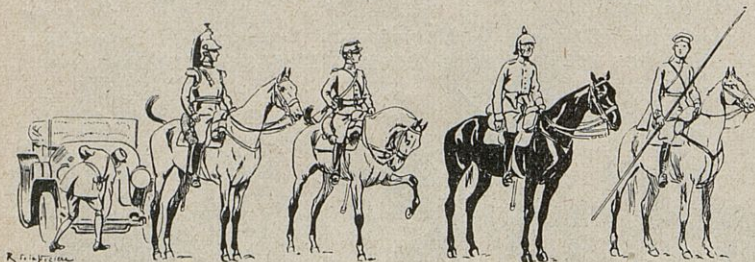
Sous Louis XV. Sous Frédéric de Prusse. Le Peau-Rouge.
DE LA GUERRE DE SEPT ANS A LA GUERRE D'INDÉPENDANCE



Le Uhlan. L'Autrichien. Le Mamelouk.
LES CAVALIERS QUI S'ENFUIRENT DEVANT NAPOLEON



Un maréchal de France. Un guide. Un cuirassier. Un dragon. Un chasseur.
DE L'ÉPOPÉE NAPOLEONNIENNE A LA CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE



La 40 H-P. Les éclaireurs de nos victoires. Les derniers reîtres.
DE LA DERNIÈRE INVASION BARBARE A LA GRANDE REVANCHE

CHOSSES ET AUTRES

Le 14 juillet 1915!

Quel pont, si les circonstances étaient normales! Le 14 est tombé un mercredi: on aurait chômé toute la semaine. Mais les gens qui, chaque année, fuient les réjouissances populaires, n'avaient aucun prétexte ni aucune raison pour s'envoler vers les plages normandes ou autres lieux, puisque les réjouissances populaires ont été supprimées officiellement.

Et à ce propos, était-il nécessaire de les interdire? Nous croyons que le bon peuple ne se soucie point de danser aux carrefours. Il y eût renoncé de lui-même: on a soufflé un acteur qui sait son rôle et le joue très bien. Le peuple a du tact, voilà une vérité que nous ignorions et qui nous est remontrée tous les jours. Le peuple sait qu'il y a la guerre. On n'en pourrait pas dire autant de bien des gens qui appartiennent aux classes dirigeantes. Si les orchestres ordinaires avaient scandalisé de leurs flonflons la place de la Bourse et la place Wagram, il est probable que le public aurait fait défaut: on entend d'autres flonflons aux Champs-Élysées, on y voit des petites femmes qui montrent leurs jambes jusqu'à la taille, et les spectateurs ne manquent pas. Puisqu'il était convenu que le 14 juillet 1915 serait célébré dans le recueillement, et que cela était en effet convenable, pourquoi n'a-t-on pas donné congé aux petites femmes décolletées jusqu'à la cheville?

Les Parisiens n'ont même pas regretté la revue. L'heure n'est pas aux parades militaires. La vue d'un uniforme trop bien broissé, de bottes trop bien cirées nous étonnerait: nous n'imaginons plus les soldats dépouillés de cette boue magnifique de la patrie qu'ils emportent à la semelle de leurs souliers.

Mais nous avons pensé à la prochaine revue où ils défilent en tenue de bataille, et où les drapeaux déteints, déchirés, seront bien plus beaux et plus brillants au soleil que des drapeaux neufs. Nous avons pensé aux revues d'hier, à celle de l'an dernier, qui n'a précédé la guerre que de vingt jours! Nous nous sommes rappelés avec émotion la seule revue que nous ayons eue cette année, celle des conscrits de demain, à Versailles, trois semaines avant le quatorze. On ne sourit plus, quand on voit les petits jeunes gens jouer au soldat. C'est que maintenant ce jeu-là — ce « jeu pour la patrie » — n'est que l'image anticipée d'une réalité très prochaine. Ils la trouvent trop lointaine encore. Ils sont les seuls qui aient le droit de dire: « Comme c'est long! » Ils ont la prétention — justifiée — d'être assez bien bâtis pour supporter dès à présent les fatigues de la guerre. Qu'ils seraient ravis si on les arrêtait dans la rue,

et si on leur demandait: « Pourquoi donc n'êtes-vous pas au front? » Ils sont fiers de leur équipement de fortune, de leur bonnet de police et de leur complet qui n'est plus qu'à moitié civil. A leur boutonnière, ils portent des insignes bien visibles pour attester qu'ils sont de la classe 17 et bons pour le service. Ils n'ont pas peur qu'on les regarde, en attendant qu'ils n'aient pas peur d'autre chose. Mais ils ne prennent au sérieux qu'eux-mêmes, et quand ils reviennent de la « préparation », tout en marchant d'un pas martial, ils rient ensemble comme des enfants, et ils se racontent des histoires d'écoliers.

Je n'aurai pas l'impertinence de vous demander si vous vous souvenez très précisément d'une opérette où M^{lle}..... fut charmante en 1874. Dans cette opérette on entendait le son du canon, et un vaillant capitaine s'écriait à chaque coup, en faisant des sauts de carpe:

— Faites donc taire ce canon qui m'agace!

Auteuil compte six habitants qui n'ont pas eu occasion d'éprouver l'effet que leur fait le canon; mais les aéros qui la nuit tournoient au-dessus de la capitale, troublent leur sommeil bourgeois en veillant sur le nôtre, et ils n'ont pas craint d'adresser à qui de droit une pétition, laquelle se peut résumer ainsi:

— Faites donc taire ces avions qui nous embêtent.

Ils souhaiteraient humblement que les aviateurs fussent invités « à aller faire leurs exercices dans la campagne ».

Nous ne sommes point surpris que les six bourgeois d'Auteuil aient besoin de dormir tranquilles, car ils semblent bien fatigués. Les autres habitants de Paris et environs (trois millions moins six) ne sont pas du même avis. Ils tendent l'oreille au moindre bruit, sortent en foule, guettent l'étoile qui file parmi les étoiles fixes. Quand ils l'ont trouvée, ils la suivent des yeux, longtemps. Quand elle a disparu, ils la regrettent. Mais ils savent bien qu'elle reviendra tout à l'heure, et ils la guettent encore. Ils ne demandent qu'à être réveillés dix fois, vingt fois par le ronflement du moteur. Que voulez-vous? Ils sont superstitieux, ces braves gens. Cela les flatte, et d'ailleurs les rassure, de penser qu'on les garde de là-haut, du plein ciel. Ils aimeront plus tard à se rappeler les avions de 1915 et les belles nuits de Paris en juillet.

Les six bourgeois d'Auteuil ne sont pas superstitieux... Mais ils ne sont pas la majorité. Ils s'inclineront devant les trois millions de Parisiens que les avions n'agacent pas, et les avions continueront de faire des rondes la nuit.



La fête nationale des Américains précède la nôtre de dix jours. Nous avons eu cette année un beau 14 juillet, nous avons eu aussi un bel *Independence Day*. Tous les Américains ne sont pas tenus par leur situation officielle d'être neutres; quelques-uns même de ceux qui pourraient se croire tenus de l'être envoient le protocole au diable et ne dissimulent pas leurs sympathies. Combien doivent être gênés ceux qui n'imitent pas cette liberté d'allures! L'autre jour on télégraphiait de Washington:

« Le président Wilson a appris sans émotion apparente le torpillage de l'*Armenian*. Il s'est refusé à exprimer une opinion quelconque sur ce nouvel incident. »

Cette impassibilité est admirable. Quelle force de domination sur soi! A peine la pouvons-nous concevoir. Un Français n'aurait pas pu se taire. Il aurait dit... Vous devinez ce qu'il aurait dit. Un Américain ne le dit pas. Du moins M. Wilson n'a rien dit, mais tous les Américains ne sont pas capables de ce froid silence, et à l'occasion du 4 juillet, quelques-uns d'entre eux n'ont pas mâché ce qu'ils avaient sur le cœur.

Le premier qui ait dit ce qu'il pensait l'a dit à l'église, du haut de la chaire. Le révérend docteur Samuel Watson a estimé que les peuples, comme les particuliers, doivent faire leur examen de conscience annuel, et que l'anniversaire de leur naissance est un jour pour cela tout indiqué. « A cette occasion solennelle, il convient de nous juger nous-mêmes aux yeux de Dieu. Le jour commémoratif de notre revendication divine du droit et de la liberté nous impose le devoir de nous interroger. »

Et le prédicateur demande :

— Qu'avons-nous fait depuis le commencement de cette guerre? Nous sommes restés neutres scrupuleusement.

Cette neutralité, même scrupuleuse, ne lui paraît pas suffisante. Elle ne lui paraît pas très honorable. Elle ne lui paraît pas, surtout, d'accord avec l'idéal qui est la raison d'être de la grande république américaine.

Cela reconforte d'entendre, à ces heures positives et dures, un orateur qualifié parler de l'idéal, et d'une république dont l'idéal est la raison d'être. Cela fait plaisir aussi d'attraper au vol cette phrase :

— La gloire du monde, aujourd'hui, c'est la France.

Mon Dieu, ce n'est qu'une phrase, je veux bien, mais elle fait plaisir. D'ailleurs, une phrase qui tombe de haut!

Comme le manifeste des intellectuels espagnols. Oh! les témoignages de sympathie, soit pour nous personnellement, soit pour notre cause humaine, ne nous ont pas manqué ces derniers jours. N'en faisons pas fi, parce qu'ils sont platoniques. Ce serait ici le cas de citer le mot fameux de Bismarck sur les impondérables, mais il a traîné partout. Il n'en est pas moins juste. Un des gages de notre victoire, c'est que notre défaite serait un scandale moral énorme — kolossal, diraient les Allemands. Quoi que prétendent les pessimistes (je ne parle pas des nôtres, mais des vrais pessimistes, des pessimistes en philosophie), la raison se refuse à concevoir que la puissance des ténèbres ait le dernier mot...

Les intellectuels espagnols, en nous faisant plaisir, se sont fait honneur. Mais nous ne doutions pas de leur sentiment, en dépit du mot — fort spirituel et même fort parisien — que l'on prête à un grand, très grand personnage d'Espagne, peut-être le plus grand :

— Ici, aurait-il dit à un de nos compatriotes, vous n'avez pour vous que moi et les apaches.

Il oubliait les penseurs! Nous les avons tous, là et partout, sauf Georges Brandès en Danemark.



Ne mourez-vous pas de curiosité de savoir ce qui se passe chez l'ennemi et quel est l'état de sa sensibilité? Malheureusement, pour l'enregistrer, on n'a pas inventé jusqu'ici d'autre instrument que le reporter. Or le reporter est une créature humaine, qui a sa façon personnelle de voir et d'entendre, et j'espère que vous avez conservé assez de souvenirs de votre baccalauréat pour savoir encore ce que les philosophes appellent « relativité de la connaissance ».

Quand un seul reporter observe un seul objet, il y a à parier que ledit objet ressemble aussi peu que possible à la représentation qu'il en forme dans son esprit; mais, comme nous n'avons aucun moyen de contrôle, cela n'a aucune importance et nous pouvons accepter tout ce qu'il nous raconte comme parole d'évangile. Notre curiosité est trompée sans doute: elle est satisfaite, nous n'en demandons pas davantage. Où le lecteur s'embarrasse, c'est lorsque deux reporters étudient le même objet.

Deux voyageurs neutres ont visité Budapest, l'un pour le compte du *Petit Parisien*, l'autre pour le compte du *Petit Journal*. Grâce à une de ces coïncidences, que nous n'aurions pas même osé souhaiter, ces deux voyageurs, sans s'être donné le mot, sont arrivés dans la capitale de la Hongrie le même jour, le 19 mai. Enfin, les deux récits ont paru dans le *Petit Journal* et dans le *Petit Parisien* également le même jour, vendredi 2 juillet. Cela, c'est le comble, c'est trop! Ai-je besoin d'ajouter que l'un des deux neutres a vu ou a cru voir Pest en folie, et l'autre une ville morte? Où est la vérité?

Les deux textes se suivent de si près, l'un disant blanc, l'autre noir, ou plutôt l'un disant noir, l'autre rose, qu'on obtiendrait peut-être une fidèle épreuve de la réalité en les combinant et en prenant alternativement une phrase de l'un, puis de l'autre? Essayons:

« J'ai retrouvé la capitale hongroise aussi animée, aussi gaie qu'autrefois. L'aspect de la ville est lugubre. Pas plus qu'à Vienne, on ne s'y croirait en temps de guerre. On voit que personne ne sait la vérité. La plus grande anxiété règne partout. Les lieux de distraction, les théâtres sont bondés, la foule se presse dans les cafés qui sont d'étincelants palais. On parle à voix basse. On croirait assister à la levée d'un corps. Un

pauvre cheval, qui reçoit plus de coups que d'avoine, me conduit cahin-caha à la confiserie Gerbeaud. Le propriétaire de ce somptueux établissement, un Genevois, que le peuple de Budapest compare volontiers à Crésus, me déclare qu'il est débordé par les commandes. « Que va-t-il se passer, semble-t-on se demander, si l'Italie et peut-être la Roumanie déversent leurs armées sur l'empire déjà si affaibli? »

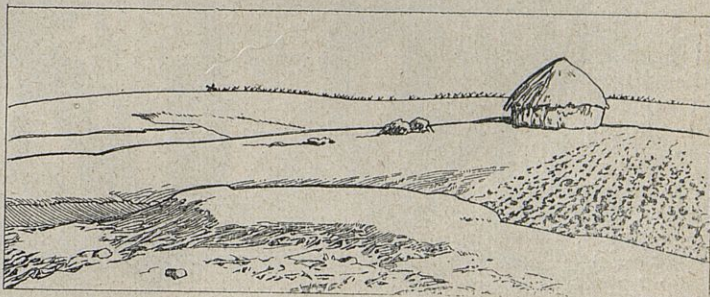
Eh bien, si après cette lecture vous ne savez pas à quoi vous en tenir, qu'est-ce qu'il vous faut?

LA VÉRITÉ PHOTOGRAPHIQUE

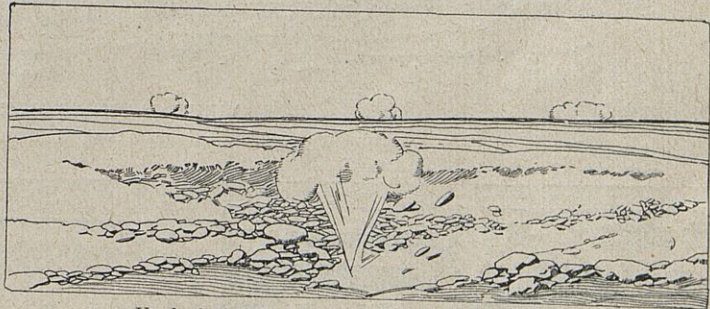
ou UNE GRANDE BATAILLE MODERNE EN INSTANTANÉS.



Le spectacle grandiose qu'on découvre des créniaux d'une tranchée de première ligne.



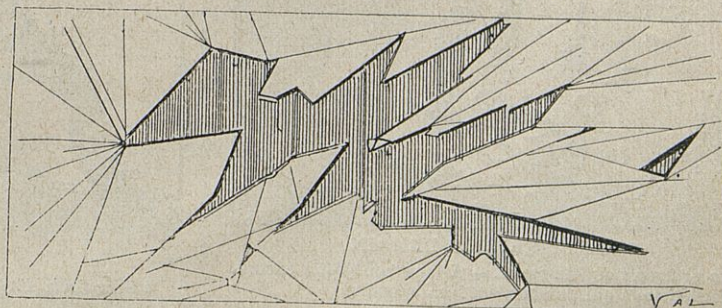
Les bataillons ennemis se sont massés en formation serrée.



Un duel d'artillerie intense a préparé l'offensive.



Trois villages importants sont restés en notre pouvoir.



Les Barbares ont tout détruit avant de se retirer.

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



VIEUX GALONS! VIEUX HABITS... MADE IN GERMANY!

Le rêve d'un journal américain : voir Guillaume II réduit, pour vivre, à vendre ses 1.200 uniformes.

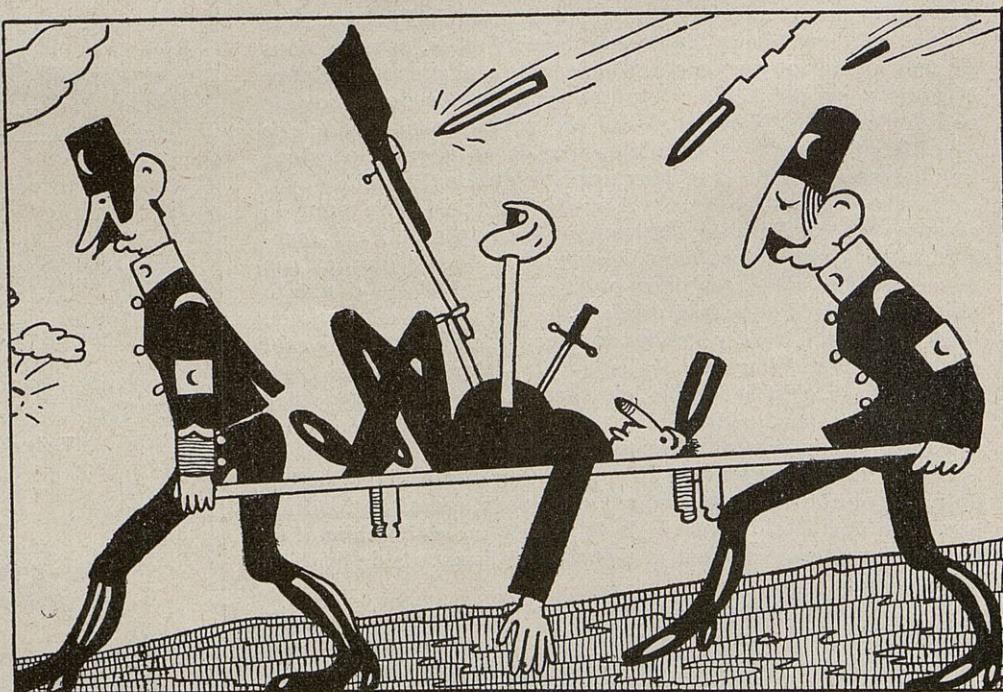
(Life, de New-York.)



L'ARTILLERIE DE DEMAIN

LE PACIFISTE DU PACIFIQUE. — Allons bon! Voilà encore les Allemands qui bombardent les Japonais!

(The Passing Show, de Londres.)



UN "COMMUNIQUÉ TURC"

« Avec l'aide d'Allah, nous avons rapporté du champ de bataille un nombre infini d'armes et de projectiles. »

(Numero, de Turin.)

SEMAINE FINANCIÈRE

L'impression qui se dégage de cette quinzaine n'est pas très brillante, et dans nos groupes, aussi bien que sur les marchés étrangers, l'inactivité a été à peu près complète.

Les événements de guerre, d'une part, de l'autre diverses raisons d'ordre moral ont déterminé ce marasme et doivent nous inspirer quelques réflexions.

Il convient d'envisager, au point de vue économique, la situation telle qu'elle est. Chacun de nous est désormais convaincu que « ce n'est pas fini » et qu'il nous faudra de la patience et de l'endurance pour assujettir le destin à notre volonté.

Il se produit en ce moment une nouvelle baisse des Fonds d'Etats. C'est le contre-coup de la débâcle qui se produit en Allemagne où il n'y a plus de cote officielle; même la publication d'un cours pour une valeur mobilière quelconque y est interdite.

E. R.

INFORMATION FINANCIÈRE

OBLIGATIONS SAINT-LOUIS
et SAN-FRANCISCO 5% General Lien

Le dépôt des titres et des pouvoirs doit être effectué avant le 15 juillet prochain pour participer à la réorganisation. S'adresser pour les dépôts aux Etablissements de Crédit et Banques et pour renseignements à l'Office National des Valeurs Mobilières, 5, rue Gaillon.

PARIS-PARTOUT

Moulin de la Chanson. Directeur Emile Wolff.

Le Moulin de la Chanson, tourne
Ses ailes dans le ciel d'azur
Pour les poilus, les vrais, les purs
Qui parmi nous, un peu, séjournent.
Et les meuniers de l'esprit sont :
Hyspa; Marinier; Arnould (Georges);
Jean Bastia, poète qui forge
Ses vers; Paco; Folrey; Clermont;
Blanche de Vinci, rouge-gorge
Et Maud Loty — mimi pinson.
Tous les soirs à 9 heures et matinées
dimanches et fêtes à 3 heures. Location :
Téléph. Gutenberg 40-40.

Voir au verso de la première page de couverture du présent numéro de La Vie Parisienne, l'annonce « Chocolats et Bonbons Prevost » gardant toujours leur vieille réputation, mais rajeunie.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDID-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAUSOLEIL (Alpes - Maritimes). — CASINO MUNICIPAL. Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

CANNES. — HOTEL GONNET. L. Daumas, prop., premier ordre.

CANNES. — HOTEL SUISSE. Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. J. Calvini, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDID-NOUVEL HOTEL.

ENGHIEN. — Sources sulfureuses. Etablissement thermal. Casino. Concerts symphoniques dans le Jardin des Roses.

FUMADES (LES) (Gard). — GRAND HOTEL. Casino-Cercle.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, 1^{er} ordre. Garage.

MONTE-CARLO. — HOTEL DE PARIS. Grand confort moderne.

NICE. — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

SAINT-CLOUD. — PAVILLON BLEU. Vue unique sur le parc.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL. Maison 1^{er} ordre. Téléphone 786.

VICHY. — HOTEL ET VILLAS DES AMBASSADEURS, sur le Parc; tout premier ordre.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections : Maîtres de l'Amour, 7 fr. 50; Coffret du Bibliophile, 6 fr.; Romans humoristiques, le volume 3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR. 4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

Hygiène et Beauté p^r les Mains et Visage. M^{me} GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

MARIAGES RELATIONS MONDAINES; 4^e année. M^{me} MOREL, 25, rue de Berne (2^e g.).

M^{me} JANE Soins d'Hygiène et de Beauté. 7, r. du Faub.-St-Honoré, 3^e ét. (1 à 6).

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE 13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

ARIANE BEAUTÉ, SOINS D'HYGIÈNE, 8, rue des Martyrs, 2^e étage. (1 à 7 h.)

SOINS D'HYGIÈNE Manucure, Bains. 19, rue Saint-Roch (Opéra).

MANUCURE Confort moderne. M^{me} JOUFFRIEAU, 14, rue Manuel, 2^e ét. (10 h. à 7 h.).

DAME distinguée donne des LEÇONS DE PIANO. M^{me} B. A., 56, rue de Maubeuge.

Hygienic Treatment PAR SPECIALISTE 23, bd. des Capucines (Opéra)

MANUCURE Soins esthétiques. Méthode américaine. M^{me} DOLLY, 16, r. de Berne, r.-d.-ch. 2 à 7 h.

M^{me} JAHNE MANUCURE, 34, rue de Douai escalier de dr., au 2. (Nom sur porte.)

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE Élegante installation. 130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7)

SOINS D'HYGIÈNE M^{me} DARCY 18, rue Cadet, 2^e ét. (10 à 8).

BAINS HYGIÈNE. MANUCURE. PÉDICURE. (Confort moderne.) 41, rue Richelieu. (Entresol.)

Miss MAUD MANUCURE ANGLAISE, Soins d'Hygiène. 48, rue Rochechouart (entresol).

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame dipl. M^{me} DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^{er} sur ent. (2 à 6).

M^{me} BOYE Experte. MANUCURE ANGLAISE. (Unique en son genre.) 11 bis, r. Chaptal, 1^{er} à g.

MARIAGES RELATIONS MONDAINES. Renseign^{grat}. M^{me} VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^{er} ét. g.)

Miss RÉGINA Soins d'Hyg., Man. sp. p. dames. 11, calle Urbietta, SAN SEBASTIAN (Esp.). M^{me} 1^{er} ordre. 18, rue Tronchet (Madel.)

M^{me} LYDIE MANUCURE, Fricitions (de 10 à 7). 21, r. Pasquier, 2^e ét. fd cour (Madel.)

Miss Florry Améric. Manuc. N^{lle} install. English spoken. 6, r. Caumartin (Madeleine 10 à 7).

M^{me} Clara SCOTT Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng. spoken. 203, r. St-Honoré (entr.)

Lady EDWIG MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE 4, r. d'Marché St-Honoré (ap.-miç.) Opér.

PEDI-MANU BAINS M^{me} NOELY, 5, cité Chaptal (9^e), 1^{er} à droite, Habla espanol.

Manucure SOINS D'HYGIÈNE, spécial pour Dames Miss Thirteen, 31, r. Labruyère, 1^{er} ét. à dr.

Soins d'hygiène FRICTIONS. Méthode ang. M^{me} LÉA, 32, rue Pigalle, 1^{er}. Dim. et fêtes.

M^{me} Andrey MANUCURE ANGLAISE. Méthode unique. 47, rue d'Amsterdam, 2^e gauche.

Jeune Dame chez elle l'ap.-m. donne leç. piano JANET, 5, r. Lapeyrière, 3^e ét. face N.-S.: J.-Joffrin.

HENRI FRÈRE et SŒUR. Renseignements mondains. 148, rue Lafayette (2^e étage, à gauche).

Soins d'Hygiène Manucure M^{me} HENRY, 2, rue Biot. 3^e ét. (11 à 7). Métro place Clichy.

M^{me} Dambriers MARIAGES RENSEIGNEMENTS Maison sérieuse et parfaitement organisée. Relations les mieux triées et les plus étendues.

LES PETITES FEMMES
DE LA VIE PARISIENNE

Ravissant album de 100 dessins



Prix franco par la poste : 1 fr. 25

LOIN DU FRONT, LOIN DU CŒUR

Dessin de R. Préjelan.



— Mais non, mais non, mon gros... Puisque vous êtes réformé, il ne faut pas me raconter que vous êtes en forme !